



Le petit Vertdegris. — Mais enfin, donnez-moi une raison pour votre refus ?

Mlle Doucemètres. — Eh bien ! Je ne voudrais pas passer, quand nous nous promènerions, pour avoir un grand garçon.

LE VIEUX LINGE



Notre ami Corbineau (dans l'intimité Corbinemuche) avait bien voulu nous faire le plaisir de déjeuner avec nous, dimanche.

Nous déjeunions donc, et de grand appétit, ma femme, Corbinemuche et moi. Corbineau est un homme déjà lancé sur la pente extrêmement savonnée de l'âge mûr. C'est vous dire que il n'y a plus de mouron sur la cage

de notre ami Corbineau, selon le langage des classes dirigeantes. Oui, notre ami Corbinemuche est légèrement chauve, et le brave garçon n'a pas gardé plus de prétentions que de cheveux. C'est un homme tout rond ou carré, comme vous voudrez. Il en compte de bonne, à l'occasion, au désert. Et nous de rire, comme disait J. Janin. Nous aimons fort notre ami Corbinemuche. Aussi n'est-il ni guindé, ni cachotier avec nous. Souvent, il nous découvre un coin de son âme. Il nous fait part d'une de ses déceptions. Et nous de le plaindre, comme écrivait J. Janin.

Dimanche, Corbineau venait de décapiter une asperge et après avoir essuyé sur sa moustache un reste de cette sauce qu'on appelle Blanche, parce qu'elle est toujours jaune (mystère de la cuisinière !), il nous dit :

— Oh ! que c'est bon d'avoir une serviette souple, douce et sentant l'iris ! Vive le vieux linge !

— Corbinemuche, ne béchez pas notre service de table ; respectez les invalides ! répondis-je.

— Invalides ?... Non pas, reprit Corbineau. Je n'aime pas le vieux linge. Je suis payé pour cela,

d'ailleurs, ajouta-t-il avec un gros soupir.

Et nous de l'interroger de l'œil. Pourquoi notre ami Corbineau soupirait-il en parlant de serviettes ? Pourquoi ses paroles témoignaient-elles d'une certaine amertume à l'égard du linge neuf et tout frais sorti du cylindre ?

— A nos regards questionneurs, le bon Cornemuche répondit ce qui suit en s'adressant à ma femme :

— Ma chère enfant, je vous demande bien pardon d'avance. Je vais dévoiler un coin de mon âme. L'explication que je suis prêt à vous donner de mon peu d'amour pour les serviettes empesées à outrance contient un point scabreux. Ce point, je ne le dissimulerai pas. Voici le fait.

Notre ami Corbineau, après avoir pris cette petite précaution oratoire, se versa un joli verre de vin, le but, et commença son récit en ces termes :

— Comme beaucoup de célibataires de mon âge j'ai eu naturellement, plusieurs fois, l'occasion d'entrer en ménage. Je vous dirai même que ces occasions je les ai cherchées, et, à ma prière, des amis les firent naître. Trois fois, je fus mis en présence de personnes aimables et dont le caractère me plaisait infiniment. Je ne fis pas sur elles malheureusement, l'impression qu'elles produisaient sur moi. Pourquoi ! Je ne saurais vous le dire.

— Et nous ne saurions le dire non plus, mon cher Corbineau, glissâmes-nous poliment.

— Je vous remercie, poursuivit Corbineau. A ma quatrième tentative de mariage, je crus arriver enfin au comble de mes vœux.

Des amis communs m'avaient mis en rapport avec une famille peu gracieuse, mais qui renfermait — (telle une châtaigne savoureuse dans son écorce hérissée de pointes) — une demoiselle âgée de quelques années de moins que moi (il y a quinze ans de cela), et qui me semblait avoir toutes les qualités requises pour faire une excellente épouse.

La famille d'Aglacé ne se révoltait pas

trop à l'idée de me voir devenir l'un de ses proches parents. Un jour, on m'invita même à un grand dîner donné en l'honneur de je ne sais quel anniversaire. Je hais les grands dîners, surtout ceux qui ont lieu dans les familles hérissées de pointes comme l'enveloppe des châtaignes. Les petits plats dans les grands, la solennité, la tenue irréprochable, l'habit noir, les quatre verres devant l'assiette, tout cela est bien fait pour paralyser, pour glacer, pour anéantir les facultés d'un homme timide, déjà sur le retour, et qui soupire pour une jeune personne. A sa crainte de commettre une bévue, à son effroi de se sentir examiné par les yeux de toute une famille de critiques, se joint la pensée de ne pas charmer l'idole, et de lui paraître, au contraire, triste, peu galant, ennuyeux, en un mot, absolument démodé.

Ce fut donc le cœur chargé de ce bagage de réflexions désagréables et décourageantes que je m'assis à côté d'Aglacé, quand l'heure eut sonné de ce dîner redoutable.

La table était couverte de tout ce que le luxe bourgeois peut inventer, linge magnifique, porcelaines décorées, cristaux pesants, fleurs artificielles enfin, argenterie que l'œil d'un gendre peut contempler avec plaisir, mais que l'œil d'un artiste examine avec ennui.

Devant moi, dressée comme un volcan, était une serviette damassée, reluisante, empesée de stéarine et de gomme, cylindrée à l'excès, une vraie planche de marbre roulée.

Dans le cratère de ce volcan, reposait un petit pain doré.

J'ôtai ce petit pain. Et je voulus étendre

ensuite ma serviette sur mes genoux. Elle s'y refusa d'abord avec obstination. Mais, peu à peu, je vainquis son inflexibilité, et elle consentit à s'étaler raide et luisante, sur le drap noir et luisant de ma culotte de cérémonie.

Oh ! le linge neuf !

Au bout de trois secondes, et comme je me penchais vers Aglaé pour lui offrir des radis, je sentis ma luisante serviette glisser tranquillement sur mes genoux. Je voulus la retenir, tout en souriant à Aglaé, et pour cela je crispais les muscles de mes jambes. Soins inutiles ! La serviette tombe. Je me baissai. Quand je me relevai pourpre de rage, je sentis que l'épingle de mon faux col — l'épingle de salut ! — s'était dérangée. Sa pointe se mit à m'aiguillonner le cou, sans cesse. Je continuai à sourire à Aglaé, mais comme l'empereur Montézuma, je ne me trouvais pas sur un lit de rose. Abominable épingle ! Elle se conduisait avec la peau de mon cou, comme le petit renard classique avec la peau de l'estomac du jeune Spartiate. Quelles morsures continues ! Je souriais toujours à Aglaé. Cependant, mon sourire devint affreux, lorsque je constatai qu'il était absolument impossible d'essuyer mes moustaches avec la serviette que le destin m'avait offerte. Autant s'essuyer avec un morceau de zinc !

A quatre reprises, la misérable serviette luisante glissa de mes genoux sous la table. Quatre fois, je dus me précipiter à sa recherche. Mes souffrances furent vives. Ma face offrait les tons violents de la figure d'un apoplectique. Mais je souriais toujours à Aglaé. Elle, elle riait en dessous, l'infâme !

A la septième fois, les murailles ne tombèrent pas, comme à Jéricho, au son de la trompette, mais...

— Achevez, Corbineau ! achevez !

— A la septième fois..., je vous demande bien pardon, madame..., au moment où je me glissais sous la table, la misérable chaise glissa et je m'étendis par terre.

Quand j'eus le courage de me relever, quand je repris mes sens, enfin, sous les regards aigus de toute une famille courroucée, je vis bien que je ne serais jamais l'époux d'Aglaé ! — Et moi, je ne lui souriais plus, j'étais vert de honte...

— Ce pauvre Corbineau ! nous écriâmes-nous.

— Et voilà, ajouta Corbineau, pourquoi je suis resté célibataire, et pourquoi je hais tout le linge neuf, luisant, cylindrée, inflexible.

ERNEST D'HERVILLY.

UN MALHEUREUX



Philippe. — Etes-vous heureuse depuis votre mariage ?

Lucie. — Comparativement.

Philippe. — Comparée à qui ?

Lucie. — Comparée à mon mari.